

La vie devant soi

-Émile AJAR -

Extrait n° 1 : Madame Rosa

La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines.

Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur. Je devais avoir trois ans quand j'ai vu Madame Rosa pour la première fois. Avant, on n'a pas de mémoire et on vit dans l'ignorance. J'ai cessé d'ignorer à l'âge de trois ou quatre ans et parfois ça me manque. Il y avait beaucoup d'autres Juifs, Arabes et Noirs à Belleville, mais Madame Rosa était obligée de grimper les six étages, seule.

Elle disait qu'un jour elle allait mourir dans l'escalier, et tous les mêmes se mettaient à pleurer parce que c'est ce qu'on fait toujours quand quelqu'un meurt. On était tantôt six ou sept tantôt même plus là-dedans.

Au début, je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat⁽¹⁾ à la fin du mois. Quand je l'ai appris, j'avais déjà six ou sept ans et ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré toute une nuit et c'était mon premier grand chagrin.

Madame Rosa a bien vu que j'étais triste et elle m'a expliqué que la famille ça ne veut rien dire et qu'il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens

attachés à des arbres et que chaque année il y a trois mille chiens qui meurent ainsi privés de l'affection des siens. Elle m'a pris sur ses genoux et elle m'a juré que j'étais ce qu'elle avait de plus cher au monde mais j'ai tout de suite pensé au mandat et je suis parti en pleurant.

Je suis descendu au café de Monsieur Driss en bas et je m'assis en face de Monsieur Hamil qui était marchand de tapis ambulants en France et qui a tout vu. Monsieur Hamil a de beaux yeux qui font du bien autour de lui. Il était déjà très vieux quand je l'ai connu et depuis il n'a fait que vieillir.

- Monsieur Hamil, pourquoi vous avez toujours le sourire ?
- Je remercie ainsi Dieu chaque jour pour ma bonne mémoire, mon petit Momo. Je m'appelle Mohammed mais tout le monde m'appelle Momo pour faire plus petit.
- Il y a soixante ans, quand j'étais jeune, j'ai rencontré une jeune femme qui m'a aimé et que j'ai aimée aussi. Ça a duré huit mois, après, elle a changé de maison, et je m'en souviens encore, soixante ans après. Je lui disais : je ne t'oublierai pas. Les années passaient, je ne l'oubliais pas. J'avais parfois peur car j'avais encore beaucoup de vie devant moi et quelle parole pouvais-je donner à moi-même, moi, pauvre homme, alors que c'est Dieu qui tient la gomme à effacer ? Mais maintenant, je suis tranquille. Je ne vais pas oublier

¹ paiement postal

Djamila. Il me reste très peu de temps, je vais mourir avant.

J'ai pensé à Madame Rosa, j'ai hésité un peu et puis j'ai demandé :

- Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

Il n'a pas répondu. Il but un peu de thé de menthe qui est bon pour la santé. Monsieur Hamil portait toujours une jellaba⁽¹⁾ grise, depuis quelque temps, pour ne pas être surpris en veston s'il était appelé. Il m'a regardé et a observé le silence. Il devait penser que j'étais encore interdit aux mineurs et qu'il y avait des choses que je ne devais pas savoir. En ce moment je devais avoir sept ans ou peut-être huit, je ne peux pas vous dire juste parce que je n'ai pas été daté, comme vous allez voir quand on se connaîtra mieux, si vous trouvez que ça vaut la peine.

- Monsieur Hamil, pourquoi ne me répondez-vous pas ?

- Tu es bien jeune et quand on est très jeune, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

- Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

- Oui, dit-il, et il baissa la tête comme s'il avait honte.

Je me suis mis à pleurer. Pendant longtemps, je n'ai pas su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait. On me l'a seulement appris à l'école. Mais je ne me battais jamais, ça fait toujours mal quand on frappe quelqu'un.

Madame Rosa était née en Pologne comme juive mais elle s'était défendue au Maroc et en Algérie pendant plusieurs années et elle savait l'arabe comme vous et moi. Elle savait aussi le juif pour les mêmes raisons et on se parlait souvent dans cette langue.

La plupart des autres locataires de l'immeuble étaient des Noirs. Il y a trois foyers noirs rue Bisson et deux autres où ils vivent par tribus, comme ils font ça en Afrique. Il y a surtout les Sarakollé, qui sont les plus nombreux et les Toucouleurs, qui sont pas mal non plus. Il y a beaucoup d'autres tribus rue Bisson mais je n'ai pas le temps de vous les nommer toutes. Le reste de la rue et du boulevard de Belleville est surtout juif et arabe. Ça continue comme ça jusqu'à la Goutte d'Or et après c'est les quartiers français qui commencent.

¹ *Robe longue portée en Afrique du Nord*

Questionnaire 1ère partie

Momo estime que Mme Rosa

1. souffre injustement de son poids ?
2. se plaint de tout ?
3. n'aurait pas dû habiter un "6ème à pied" ?
4. devrait, vu sa santé, bénéficier de l'ascenseur ?

Momo a souffert d'apprendre que

1. Mme Rosa n'était pas sa mère ?
2. Mme Rosa s'occupait de lui moyennant paiement ?
3. Mme Rosa était "quelqu'un pour lui" ?
4. Mme Rosa reçoit tous les mois un mandat ?

Momo pleure auprès de Mme Rosa

1. parce qu'il "*est payé*" ?
2. pour un mot malheureux de Mme Rosa ?
3. parce que des chiens sont abandonnés ?
4. parce qu'il est triste ?

M. Hamil a

1. 50 ans ?
2. 60 ans ?
3. plus de 60 ans ?
4. 90 ans ?

M. Hamil sourit toujours parce que

1. il n'a pas oublié Djamila ?
2. il a aimé une jeune femme ?
3. Dieu tient la gomme à effacer ?
4. Djamila est partie ?

Momo pleure auprès de M. Hamil parce que

1. M. Hamil est honteux ?
2. il n'a rien compris ?
3. M. Hamil ne lui répond pas ?
4. il craint de devoir vivre sans Mme Rosa

Momo considère qu'il habite

1. un quartier arabe ?
2. un quartier parisien, Belleville ?
3. un quartier noir, juif et arabe ?
4. La Goutte d'Or ?

M. Hamil porte une jellaba

1. par conviction religieuse ?
2. parce qu'il est marchand de tapis ambulant ?
3. par amour pour Djamila ?
4. par opposition aux Français ?

Extrait n° 2 : Ma mère

Au début je ne savais pas que je n'avais pas de mère et je ne savais même pas qu'il en fallait une. Madame Rosa évitait d'en parler pour ne pas me donner des idées. Je ne sais pas pourquoi je suis né et qu'est-ce qui s'est passé exactement.

Mon copain le Mahoute qui a plusieurs années de plus que moi m'a dit que c'est les conditions d'hygiène qui font ça. Lui était né à la Casbah à Alger et il était venu en France seulement après. Il n'y avait pas encore d'hygiène à la Casbah et il était né parce qu'il n'y avait ni bidet ni eau potable ni rien. Le Mahoute a appris tout cela plus tard, quand son père a cherché à se justifier et lui a juré qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté chez personne. Le Mahoute m'a dit que les femmes qui se défendent ont maintenant une pilule pour l'hygiène mais qu'il était né trop tôt.

Il y avait chez nous pas mal de mères qui venaient une ou deux fois par semaine mais c'était toujours pour les autres. Nous étions presque tous des enfants de putés chez Madame Rosa, et quand elles partaient plusieurs mois en province pour se défendre là-bas, elles venaient voir leurs mômes avant et après. C'est comme ça que j'ai commencé à avoir des ennuis avec ma mère.

Il me semblait que tout le monde en avait une sauf moi, J'ai commencé à avoir des crampes d'estomac et des convulsions pour la faire venir. Il y avait sur le trottoir d'en face un môme qui avait un ballon et qui m'avait dit que sa mère venait toujours quand il avait mal au ventre. J'ai eu mal au ventre mais ça n'a rien donné et ensuite j'ai eu des convulsions, pour rien aussi. J'ai même chié partout dans l'appartement pour plus de remarque. Rien. Ma mère n'est pas venue et Madame Rosa m'a traité de cul d'Arabe pour la première fois, car elle n'était pas française.

Je lui hurlais que je voulais voir ma mère et pendant des semaines j'ai continué à chier partout pour me venger. Madame Rosa a fini par me dire que si je continuais

c'était l'Assistance publique et là j'ai eu peur, parce que l'Assistance publique c'est la première chose qu'on apprend aux enfants.

J'ai continué à chier pour le principe mais ce n'était pas une vie. On était alors sept enfants de putés en pension chez Madame Rosa et ils se sont tous mis à chier à qui mieux mieux car il n'y a rien de plus conformiste⁽¹⁾ que les mômes et il y avait tant de caca partout que je passais inaperçu là-dedans.

Madame Rosa était déjà vieille et fatiguée même sans ça et elle le prenait très mal parce qu'elle avait déjà été persécutée comme Juive. Elle grimpeait ses six étages plusieurs fois par jour avec ses quatre-vingt-quinze kilos et ses deux pauvres jambes et quand elle entraînait et qu'elle sentait le caca, elle se laissait tomber avec ses paquets dans son fauteuil et elle se mettait à pleurer car il faut la comprendre.

Les Français sont cinquante millions d'habitants et elle disait que s'ils avaient tous fait comme nous même les Allemands n'auraient pas résisté, ils auraient foutu le camp.

Madame Rosa avait bien connu l'Allemagne pendant la guerre mais elle en était revenue. Elle entraînait, elle sentait le caca, et elle se mettait à gueuler "C'est Auschwitz ! C'est Auschwitz !", car elle avait été déportée⁽²⁾ à Auschwitz⁽³⁾ pour les Juifs. Mais elle était toujours très correcte sur le plan raciste. Par exemple il y avait chez nous un petit Moïse qu'elle traitait de sale bicot mais jamais moi. Je ne me rendais pas compte à l'époque que malgré son poids elle avait de la délicatesse. J'ai finalement laissé tomber, parce que ça ne donnait rien et ma mère ne venait pas mais j'ai continué à avoir des crampes et des convulsions pendant

longtemps et même maintenant ça me fait parfois mal au ventre.

Après j'ai essayé de me faire remarquer autrement. J'ai commencé à chaparder dans les magasins, une tomate ou un melon à l'étalage. J'attendais toujours que quelqu'un regarde pour que ça se voie. Lorsque le patron sortait et me donnait une claque je me mettais à hurler, mais il y avait quand même quelqu'un qui s'intéressait à moi. Une fois, j'étais devant une épicerie et j'ai volé un oeuf à l'étalage. La patronne était une femme et elle m'a vu.

Je préférais voler là où il y avait une femme car la seule chose que j'étais sûr, c'est que ma mère était une femme, on ne peut pas autrement. J'ai pris un oeuf et je l'ai mis dans ma poche. La patronne est venue et j'attendais qu'elle me donne une gifle pour être bien remarqué. Mais elle s'est accroupie à côté de moi et elle m'a caressé la tête.

Elle m'a même dit : - Qu'est-ce que tu es mignon, toi !

J'ai d'abord pensé qu'elle voulait ravoir son oeuf par les sentiments et je l'ai bien gardé dans ma main, au fond de ma poche. Elle n'avait qu'à me donner une claque pour me punir, c'est ce qu'une mère doit faire quand elle vous remarque. Mais elle s'est levée, elle est allée au comptoir et elle m'a donné encore un oeuf. Et puis elle m'a embrassé. J'ai eu un moment d'espoir que je ne peux

pas vous décrire parce que ce n'est pas possible. Je suis resté toute la matinée devant le magasin à attendre. Je ne sais pas ce que j'attendais. Parfois la bonne femme me souriait et je restais là avec mon oeuf à la main. J'avais six ans ou dans les environs et je croyais que c'était pour la vie, alors que c'était seulement un oeuf. Je suis rentré chez moi et j'ai eu mal au ventre toute la journée.

Madame Rosa était à la police pour un faux témoignage que Madame Lola lui avait demandé. Madame Lola était une travestie de quatrième étage qui travaillait au Bois de Boulogne et qui avait été champion de boxe au Sénégal avant de traverser et elle avait assommé un client au Bois qui était mal tombé comme sadique, parce qu'il ne pouvait pas savoir.

Madame Rosa était allée témoigner qu'elle avait été au cinéma avec Madame Lola ce soir-là et qu'après elles ont regardé la télévision ensemble. Je vous parlerai encore plus de Madame Lola, c'était vraiment une personne qui n'était pas comme tout le monde car il y en a. Je l'aimais bien pour ça.

¹ *Qui se soumet aux règles établies, qui copie sans originalité...*

² *prisonnier dans un camp de concentration*

³ *camp de concentration nazi tristement célèbre*

Questionnaire 2e partie

Momo pense qu'il est né

1. par manque d'hygiène ?
2. parce que la pilule n'existait pas ?
3. par manque d'eau potable ?
4. Il ne le sait pas

"J'ai commencé à avoir des ennuis avec ma mère" Que veut dire Momo dans cette phrase ?

1. Tout le monde a une mère, sauf lui
2. Sa mère le gronde sans arrêt
3. Sa mère l'a abandonné
4. Sa mère ne vient jamais le voir

Les enfants de Mme Rosa en souillant l'appartement de leurs excréments

1. manifestent leur manque d'affection ?
2. imitent Momo ?
3. cachent la faute de Momo ?
4. chassent les Allemands ?

Pourquoi Mme Rosa se met-elle à crier : "C'est Auschwitz !"

1. parce qu'elle devient folle ?
2. parce qu'elle a peur d'y retourner ?
3. parce qu'elle est raciste ?
4. parce que l'odeur du caca lui rappelle le camp de concentration ?

Momo essaie de se faire remarquer autrement en

1. volant dans les magasins
2. hurlant comme un fou
3. en donnant des claques aux autres enfants
4. en souriant à tout le monde

Momo considère qu'une gifle est

1. une marque d'affection ?
2. une marque d'intérêt ?
3. une punition pour chapardage ?
4. une récompense ?

Momo espère

1. que l'épicière est sa mère ?
2. recevoir d'autres oeufs ?
3. que l'épicière le punira ?
4. que l'épicière ne reprendra pas ses oeufs ?

Qui est Madame Lola

1. un agent de police ?
2. un boxeur ?
3. une travestie ?
4. un sadique ?

Extrait n° 3 : Ma mère (suite)

Les gosses sont tous très contagieux. Quand il y en a un, c'est tout de suite les autres. On était alors sept chez Madame Rosa, dont deux à la journée, que Monsieur Moussa l'éboueur bien connu déposait au moment des ordures à six heures du matin, en absence de sa femme qui était morte de quelque chose. Il les reprenait dans l'après-midi pour s'en occuper.

Il y avait Moïse qui avait encore moins d'âge que moi, Banania qui se marrait tout le temps parce qu'il était né de bonne humeur, Michel qui avait eu des parents vietnamiens et que Madame Rosa n'allait pas garder un jour de plus depuis un an qu'on ne la payait pas.

Cette Juive était une brave femme mais elle avait des limites. Ce qui se passait souvent, c'est que les femmes qui se défendaient allaient loin où c'était très bien payé et il y avait beaucoup de demande et elles confiaient leur gosse à Madame Rosa pour ne plus revenir. Elles partaient et plouf.

Tout ça, c'est des histoires de mômes qui n'avaient pas pu se faire avorter à temps et qui n'étaient pas nécessaires. Madame Rosa les plaçait parfois dans des familles qui se sentaient seules et qui étaient dans le besoin, mais c'était difficile car il y a des lois.

Quand une femme est obligée de se défendre, elle n'a pas le droit d'avoir la puissance paternelle, c'est la prostitution qui veut ça. Alors elle a peur d'être déçue et elle cache son môme pour ne pas le voir confié. Elle le met en garderie chez des personnes qu'elle connaît et où il y a la discrétion assurée. Je ne peux pas vous dire tous les enfants de putes que j'ai vus passer chez Madame Rosa, mais il y en avait peu comme moi qui étaient là à titre définitif. Les plus longs après moi, c'étaient Moïse, Banania et le Vietnamien, qui a été finalement pris par un restaurant rue Monsieur le Prince et que je ne

reconnais plus si je le rencontrais maintenant, tellement c'est loin.

Quand j'ai commencé à réclamer ma mère, Madame Rosa m'a traité de petit prétentieux et que tous les Arabes étaient comme ça, on leur donne la main, ils veulent tout le bras. Madame Rosa n'était pas comme ça elle-même, elle le disait seulement à cause des préjugés et je savais bien que j'étais son préféré. Quand je me mettais à gueuler, les autres se mettaient à gueuler aussi et Madame Rosa s'est trouvée avec sept gosses qui réclamaient leur mère avec des hurlements à qui mieux mieux et elle a fait une véritable crise d'hystérie⁽¹⁾ collective.

Elle s'arrachait les cheveux qu'elle n'avait déjà pas et elle avait des larmes qui coulaient d'ingratitude. Elle s'est caché le visage dans les mains et a continué à pleurer mais cet âge est sans pitié. Il y avait même du plâtre qui tombait du mur, pas parce que Madame Rosa pleurait, c'était seulement des dégâts matériels. Madame Rosa avait des cheveux gris qui tombaient eux aussi parce qu'ils n'y tenaient plus tellement.

Elle avait très peur de devenir chauve, c'est une chose terrible pour une femme qui n'a plus grand-chose d'autre. Elle avait plus de fesses et de seins que n'importe qui et quand elle se regardait dans le miroir elle se faisait de grands sourires, comme si elle cherchait à se plaire.

Dimanche elle s'habillait des pieds à la tête, mettait sa perruque rousse et allait s'asseoir dans le square Beaulieu et restait là pendant plusieurs heures avec élégance. Elle se maquillait plusieurs fois par jour mais qu'est-ce que vous voulez y faire. Avec la perruque et le maquillage ça se voyait moins et elle mettait toujours des fleurs dans l'appartement pour que ce soit plus joli autour d'elle. Quand elle s'est calmée, Madame Rosa m'a traîné au petit endroit et m'a traité de meneur et elle m'a

dit que les meneurs étaient toujours punis de prison.

Elle m'a expliqué que ma mère voyait tout ce que je faisais et que si je voulais la retrouver un jour, je devais avoir une vie propre et honnête, sans délinquance juvénile⁽²⁾. Le petit endroit était encore plus petit que ça et Madame Rosa n'y tenait pas tout entière, à cause de son étendue et c'était même curieux combien il y en avait pour une personne si seule.

Je crois qu'elle devait se sentir encore plus seule, là-dedans. Lorsque les mandats cessaient d'arriver pour l'un d'entre nous, Madame Rosa ne jetait pas le coupable dehors. C'était le cas du petit Banania, son père était inconnu et on ne pouvait rien lui reprocher; sa mère envoyait un peu d'argent tous les six mois et encore. Madame Rosa engueulait Banania mais celui-ci s'en foutait parce qu'il n'avait que trois ans et des sourires. Je pense que Madame Rosa aurait peut-être donné Banania à l'Assistance mais pas son sourire et comme on ne pouvait pas l'un sans l'autre, elle était obligée de les garder tous les deux. C'est moi qui étais chargé de conduire Banania dans les foyers africains de la rue Bisson pour qu'il voie du noir, Madame Rosa y tenait beaucoup.

- Il faut qu'il voie du noir, sans ça, plus tard, il va pas s'associer. Je prenais donc Banania et je le conduisais à côté. Il était très bien reçu car ce sont des personnes dont les familles sont restées en Afrique et un enfant, ça fait toujours penser à un autre.

Madame Rosa ne savait pas du tout si Banania qui s'appelait Touré était un Malien ou un Sénégalais ou un Guinéen ou

autre chose, sa mère se défendait rue Saint-Denis avant de partir en maison à Abidjan et ce sont des choses qu'on ne peut pas savoir dans le métier. Moïse était aussi très irrégulier mais là Madame Rosa était coincée parce que l'Assistance publique ils pouvaient pas se faire ça entre Juifs. Pour moi, le mandat de trois cents francs arrivait chaque début de mois et j'étais inattaquable.

Je crois que Moïse avait une mère et qu'elle avait honte, ses parents ne savaient rien et elle était d'une bonne famille et puis Moïse était blond avec des yeux bleus et sans le nez signalétique et c'étaient des aveux spontanés, il n'y avait qu'à le regarder. Mes trois cents francs par mois rubis sur ongle⁽³⁾ infligeaient à Madame Rosa du respect à mon égard. j'allais sur mes dix ans, j'avais même des troubles de précocité parce que les Arabes bandent toujours les premiers. Je savais donc que je représentais pour Madame Rosa quelque chose de solide et qu'elle y regarderait à deux fois avant de faire sortir le loup des bois. C'est ce qui s'est passé dans le petit endroit quand j'avais six ans. Vous me direz que je mélange les années, mais ce n'est pas vrai, et je vous expliquerai quand ça me viendra comment j'ai brusquement pris un coup de vieux.

¹ *ici, folie*

² *qui appartient à la jeunesse*

³ *payer immédiatement et complètement ce que l'on doit*

Questionnaire 3e partie

"Les gosses sont très contagieux. Quand il y en a un,..." : Momo veut signifier que

1. les maladies infantiles se propagent facilement ?
2. les enfants sont sensibles aux maladies ?
3. Le nombre des enfants augmente dans l'appartement ?
4. un seul suffit à condamner les autres ?

Les locataires les plus anciens de Mme Rosa sont

1. Moussa, Moïse et Michel ?
2. Moïse, Banania et Michel ?
3. Deux Vietnamiens et un juif ?
4. Un juif, un noir, un Arabe ?

3. Momo explique le grand nombre d'enfants chez Mme Rosa par

1. les limites de Mme Rosa ?
2. le manque d'argent de leur mère ?
3. le bon cœur de Mme Rosa ?
4. le départ sans retour de leur mère ?

Quand Momo réclame sa mère, Mme Rosa

1. le traite de prétentieux ?
2. se met à gueuler ?
3. fait une véritable crise d'hystérie collective ?
4. s'arrache les cheveux ?

Mme Rosa compense sa laideur par

1. l'élégance ?
2. des sourires ?
3. une perruque, un maquillage, des fleurs autour d'elle ?
4. en s'asseyant dans le square Beaulieu ?

Mme Rosa ne chasse pas Banania

1. parce que ses mandats sont versés régulièrement ?
2. parce que l'Assistance n'en aurait pas voulu ?
3. à cause des foyers noirs de la rue Bisson ?
4. à cause de son sourire ?

Momo estime qu'il inspire du respect à Mme Rosa parce que

1. les mandats sont réguliers ?
2. il va sur ses dix ans ?
3. elle a peur de lui ?
4. il est précoce ?

Extrait n° 4: Le chien

Je me suis fait un vrai malheur avec ce chien. Je me suis mis à l'aimer comme c'est pas permis. Les autres aussi, sauf peut-être Banania, qui s'en foutait complètement, il était déjà heureux comme ça, sans raison, j'ai encore jamais vu un Noir heureux avec raison. Je tenais toujours le chien dans mes bras et je n'arrivais pas à lui trouver un nom. Chaque fois que Je pensais à Tarzan ou Zorro je sentais qu'il y avait quelque part un nom qui n'avait encore personne et qui attendait.

Enfin j'ai choisi Super mais sous toutes réserves, avec possibilité de changer si je trouvais quelque chose de plus beau. J'avais en moi des excès accumulés et j'ai tout donné à Super. Je sais pas ce que j'aurais fait sans lui, c'était vraiment urgent, j'aurais fini en tôle, probablement. Quand je le promenais, je me sentais quelqu'un parce que j'étais tout ce qu'il avait au monde. Je l'aimais tellement que je l'ai même donné. J'avais déjà neuf ans ou autour et on pense déjà, à cet âge, sauf peut-être quand on est heureux. Il faut dire aussi sans vouloir vexer personne que chez Madame Rosa, c'était triste, même quand on a l'habitude.

Alors lorsque Super a commencé à grandir pour moi au point de vue sentimental, j'ai voulu lui faire une vie, c'est ce que j'aurais fait pour moi-même, si c'était possible. Je vous ferai remarquer que ce n'était pas n'importe qui non plus, mais un caniche. Il y a une dame qui a dit :

- Oh le beau petit chien !

et qui m'a demandé s'il était à moi et à vendre. J'étais mal fringué, j'ai une tête pas de chez nous et elle voyait bien que c'était un chien d'une autre espèce. Je lui ai vendu Super pour cinq cents francs et il faisait vraiment une affaire.

J'ai demandé cinq cents francs à la bonne femme parce que je voulais être sûr qu'elle avait les moyens. Je suis bien tombé, elle avait même une voiture avec chauffeur et elle a tout de suite mis Super dedans, au cas où j'aurais des parents qui allaient

gueuler. Alors maintenant je vais vous dire, parce que vous n'allez pas me croire. J'ai pris les cinq cents francs et je les ai foutus dans une bouche d'égout. Après je me suis assis sur un trottoir et chialé comme un veau avec les poings dans les yeux mais j'étais heureux.

Chez Madame Rosa, il y avait pas la sécurité et on ne tenait tous qu'à un fil, avec la vieille malade, sans argent et avec l'Assistance publique sur nos têtes et c'était pas une vie pour un chien. Quand je suis rentré à la maison et que je lui ai dit que j'ai vendu Super pour cinq cents francs et que j'ai foutu l'argent dans une bouche d'égout, Madame Rosa a eu une peur bleue, elle m'a regardé et elle a couru s'enfermer à double clé dans sa piaule.

Après ça, elle s'enfermait toujours à clé pour dormir, des fois que je lui couperais la gorge encore une fois. Les autres mêmes ont fait un raffut terrible quand ils ont su, parce qu'ils n'aimaient pas vraiment Super, c'était seulement pour jouer. On était alors un tas, sept ou huit. Il y avait Salima, que sa mère avait réussi à sauver quand les voisins l'ont dénoncée comme pute sur trottoir et qu'elle a eu une descente de l'Assistance sociale pour indignité. Elle a interrompu le client et elle a pu faire sortir Salima qui était à la cuisine par la fenêtre au rez-de-chaussée et l'a cachée pendant toute la nuit dans une poubelle.

Elle est arrivée chez Madame Rosa le matin avec la même qui sentait l'ordure dans un état d'hystérie. Il y avait aussi de passage Antoine qui était un vrai Français et le seul d'origine et on le regardait tous attentivement pour voir comment c'est fait. Mais il n'avait que deux ans, alors on voyait pas grand-chose. Et puis je ne me souviens plus qui, ça changeait tout le temps avec les mères qui venaient reprendre leurs mômes.

Madame Rosa disait que les femmes qui se défendent n'ont pas assez de soutien moral car souvent les proxénètes ne font plus leur métier comme il faut. Elles ont besoin de

leurs enfants pour avoir une raison de vivre. Elles revenaient souvent quand elles avaient un moment ou qu'elles avaient une maladie et partaient à la campagne avec leur mioche pour en profiter.

J'ai jamais compris pourquoi on ne permet pas aux putes cataloguées d'élever leur enfant, les autres ne se gênent pas. Madame Rosa pensait que c'est à cause de l'importance du cul en France, qu'ils n'ont pas ailleurs. Ça prend ici des proportions qu'on peut pas imaginer, quand on ne l'a pas vu.

Madame Rosa disait que le cul c'est ce qu'ils ont de plus important en France avec Louis XIV et c'est pourquoi les prostituées, comme on les appelle, sont persécutées car les honnêtes femmes veulent l'avoir uniquement pour elles. Moi j'ai vu chez nous des mères pleurer, on les avait dénoncées à la police comme quoi elles avaient un môme dans le métier qu'elles faisaient et elles mouraient de peur.

Madame Rosa les rassurait, elle leur expliquait qu'elle avait un commissaire de police qui était lui-même un enfant de pute

et qui la protégeait et qu'elle avait un Juif qui lui faisait des faux papiers que personne ne pouvait dire, tellement ils étaient authentiques. J'ai jamais vu ce Juif car Madame Rosa le cachait. Ils s'étaient connus dans le foyer juif en Allemagne où ils n'ont pas été exterminés par erreur et ils avaient juré qu'on les y reprendrait plus.

Le Juif était quelque part dans un quartier français et il se faisait des faux papiers comme un fou. C'est par ses soins que Madame Rosa avait des documents qui prouvaient qu'elle était quelqu'un d'autre, comme tout le monde. Elle disait qu'avec ça, même les Israéliens auraient rien pu prouver contre elle. Bien sûr, elle n'était jamais tout à fait tranquille là-dessus car pour ça il faut être mort. Dans la vie c'est toujours la panique.

Je vous disais donc que les mômes ont gueulé pendant des heures quand j'ai donné Super pour assurer son avenir qui n'existait pas chez nous, sauf Banania, qui était très content, comme toujours. Moi je vous dis que ce salaud-là n'était pas de ce monde, il avait déjà quatre ans et il était encore content.

Questionnaire 4e partie

Que veut dire la phrase : "Je me suis fait un vrai malheur avec ce chien" ?

1. Ce chien m'a porté malheur
2. Ce chien n'avait pas de nom
3. Ce chien m'a apporté beaucoup de satisfaction
4. Ce chien m'a mordu cruellement

Quel nom donne-t-il à son chien ?

1. Tarzan
2. Zorro
3. Super
4. Bobby

A quelle race appartenait le chien ?

1. Caniche
2. Boxer
3. Doberman
4. Cocker

Que veut dire l'expression : "Je voulais être sûr qu'elle avait les moyens" ?

1. Qu'elle avait assez d'argent pour entretenir le chien
2. Qu'elle n'aimait pas les grands chiens
3. Qu'elle avait deux autres chiens
4. Qu'elle ne supportait pas les petits chiens.

Quelle fut la réaction des autres enfants quand Momo a vendu son chien ?

1. Ils ont pleuré de joie
2. Ils ont fait un raffut terrible
3. Ils ont regretté le chien
4. Ils ont appelé la police.

"Les femmes qui se "défendent" n'ont pas de soutien moral" veut dire :

1. Elles ont peur de la police
2. Personne ne les aide
3. Leurs enfants ont honte d'elles
4. Elles sont souvent malades.

Qui protégeait Mme Rosa ?

1. Un commissaire de police
2. Un inspecteur de police
3. Tous ses enfants
4. Les Israéliens.

Extrait n° 5 : Le Docteur Katz

La première chose que Madame Rosa a fait le lendemain, c'était de me traîner chez le docteur Katz pour voir si je n'étais pas dérangé. Madame Rosa voulait me faire faire une prise de sang et chercher si je n'étais pas syphilitique comme Arabe, mais le docteur Katz s'est foutu tellement en colère que sa barbe tremblait, parce que j'ai oublié de vous dire qu'il avait une barbe.

Il a engueulé Madame Rosa quelque chose de maison et lui a crié que c'étaient des rumeurs d'Orléans. Les rumeurs d'Orléans, c'était quand les Juifs dans le prêt-à-porter ne droguaient pas les femmes blanches pour les envoyer dans les bordels et tout le monde leur en voulait, ils font toujours parler d'eux pour rien. Madame Rosa était encore toute remuée.

- Comment ça s'est passé , exactement ?
- Il a pris cinq cents francs et il les a jetés dans une bouche d'égout.
- C'est sa première crise de violence ?

Madame Rosa me regardait sans répondre et j'étais bien triste. J'ai jamais aimé faire de la peine aux gens, je suis philosophe. Il y avait derrière le docteur Katz un bateau à voiles sur une cheminée avec des ailes toutes blanches et comme j'étais malheureux, je voulais m'en aller ailleurs, très loin, loin de moi, et je me suis mis à le faire voler, je montai à bord et traversai les océans d'une main sûre. C'est là je crois à bord du voilier du docteur Katz que je suis parti loin pour la première fois.

Jusque-là je ne peux pas vraiment dire que j'étais un enfant. Encore maintenant, quand je veux, je peux monter à bord du voilier du docteur Katz et partir loin seul à bord. Je n'en ai jamais parlé à personne et je faisais toujours semblant que j'étais là.

- Docteur, je vous prie d'examiner bien cet enfant. Vous m'avez défendu les émotions, à cause de mon cœur, et il a vendu ce qu'il avait de plus cher au monde et il a jeté cinq

cents francs dans l'égout. Même à Auschwitz, on ne faisait pas ça.

Le docteur Katz était bien connu de tous les Juifs et Arabes autour de la rue Bisson pour sa charité chrétienne et il soignait tout le monde du matin au soir et même plus tard. J'ai gardé de lui un très bon souvenir, c'était le seul endroit où j'entendais parler de moi et où on m'examinait comme si c'était quelque chose d'important. Je venais souvent tout seul, pas parce que j'étais malade, mais pour m'asseoir dans sa salle d'attente. Je restais là un bon moment. Il voyait bien que j'étais là pour rien et que j'occupais une chaise alors qu'il y avait tant de misère dans le monde, mais il me souriait toujours très gentiment et n'était pas fâché.

Je pensais souvent en le regardant que si j'avais un père, ce serait le docteur Katz que j'aurais choisi.

- Il aimait ce chien comme ce n'est pas permis, il le tenait dans ses bras même pour dormir et qu'est-ce qu'il fait ? Il le vend et il jette l'argent. Cet enfant n'est pas comme tout le monde, docteur. J'ai peur d'un cas de folie brusque dans sa famille.
- Je peux vous assurer qu'il ne se passera rien, absolument rien, Madame Rosa.

Je me suis mis à pleurer. Je savais bien qu'il ne se passerait rien mais c'était la première fois que j'entendais ça ouvertement.

- Il n'y a pas lieu de pleurer, mon petit Mohammed. Mais tu peux pleurer si ça te fait du bien. Est-ce qu'il pleure beaucoup ?
- Jamais, dit Madame Rosa. Jamais il ne pleure, cet enfant-là, et pourtant Dieu sait que je souffre.
- Eh bien, vous voyez que ça va déjà mieux, dit le docteur. Il pleure. Il se

développe normalement. Vous avez bien fait de me l'amener, Madame Rosa, je vais vous prescrire des tranquillisants. C'est seulement de l'anxiété, chez vous.

- Lorsqu'on s'occupe des enfants, il faut beaucoup d'anxiété, docteur, sans ça ils deviennent des voyous.

En partant, on a marché dans la rue la main dans la main, Madame Rosa aime se faire voir en compagnie. Elle s'habille toujours longtemps pour sortir parce qu'elle a été

une femme et ça lui est resté encore un peu. Elle se maquille beaucoup mais ça sert plus à rien de vouloir se cacher à son âge. Elle a une tête comme une vieille grenouille juive avec des lunettes et de l'asthme.

Pour monter l'escalier avec les provisions, elle s'arrête tout le temps et elle dit qu'un jour elle va tomber morte au milieu, comme si c'était tellement important de finir tous les six étages.

Questionnaire 5e partie

Pourquoi Mme Rosa pense-t-elle que Momo est "dérangé" ?

1. Parce qu'il a vendu son chien
2. Parce qu'il a jeté l'argent dans l'égout
3. Parce qu'il est un Arabe
4. Parce qu'il est en colère.

Que veut dire Momo par : "Je suis philosophe" ?

1. Il n'aime pas les prises de sang
2. Il n'aime pas faire souffrir les gens
3. Il n'aime pas aller chez un médecin
4. Il n'aime pas les chiens.

Que signifie : "Quand je veux, je peux monter à bord du voilier du docteur Katz et partir loin seul à bord" ?

1. Momo aime les voyages en mer
2. Momo est devenu l'ami du Docteur Katz
3. Momo se met à rêver lorsqu'il est malheureux
4. Momo part pour Auschwitz.

Pourquoi le docteur Katz était-il bien connu des Juifs et des Arabes ?

1. Pour ses qualités humaines
2. Pour ses qualités de médecin
3. Pour ses tarifs exagérés
4. Pour ses colères racistes.

Finalement, à qui le docteur Katz prescrit-il des médicaments ?

1. à Momo
2. à Mme Rosa
3. aux enfants
4. à personne

"Elle a été une femme" signifie :

1. Elle a changé de sexe
2. Elle est devenue vieille et laide
3. Elle se maquille beaucoup
4. Elle s'habille comme un homme

A quoi compare-t-il Mme Rosa ?

1. A une grosse patate
2. A une citrouille
3. A une vieille grenouille
4. A une vieille toupie.

Contrôle général

1. L'auteur:

A. Sous quel pseudonyme Romain Gary a-t-il écrit ce roman : «*La vie devant soi*» ?

B. Cite trois œuvres importantes de Romain Gary. Donne trois dates importantes dans sa vie et qui ont eu un impact sur son œuvre.

2. Les différents personnages

A. **Mme Rosa** : précise les principaux traits de sa personnalité (*traits physiques et caractère*) et illustre-les par des extraits du texte prouvant tes dires.

Traits physiques	Traits de caractère

B. Momo : précise les principaux traits de sa personnalité (*traits physiques et caractère*) et illustre-les par des extraits du texte prouvant tes dires.

Traits physiques	Traits de caractère

3. Analyse du roman

A. Quelle est l'idée principale que l'auteur de ce roman a voulu nous transmettre ? Justifie ta réponse :

B. Le schéma narratif : précise

Dans quel décor se déroule le roman : (lieu et époque) ?

Cite trois personnages secondaires ? Quel est leur rôle dans le récit ?

Personnages secondaires	Rôle

Pseudo

Emile Ajar

Septembre 1995

Pseudo de *Emile Ajar* 214 p., Mercure de France,

Confession hallucinée d'Émile Ajar... qui se révélera être Paul Pavlowitch, neveu de Romain Gary... qui n'était finalement qu'un prête-nom de l'écrivain...

J'ai eu pour la première fois des hallucinations à l'âge de seize ans. Je m'étais soudain vu cerné par des vagues hurlantes de réalité et agressé par elle de tous les côtés. J'étais très jeune, je ne connaissais rien à la psychiatrie, et quand je voyais sur mon écran les images du Vietnam, les gosses aux ventres gonflés par la mort qui crevaient en Afrique ou les cadavres militaires qui me sautaient dessus, je croyais sincèrement que j'étais dingue et que j'avais des hallucinations. C'est ainsi que je me suis mis peu à peu à élaborer, sans même le savoir, mon système de défense, qui me permet de chercher refuge dans divers établissements hospitaliers.

Ce n'est pas venu d'un seul coup et ce fut le résultat d'un long travail.

Je ne me suis pas fait moi-même. Il y a l'hérédité papa-maman, l'alcoolisme, la sclérose cérébrale, et un peu plus haut, la tuberculose et le diabète.

Mais il faut remonter beaucoup plus loin, car c'est à la source originelle que l'on trouve le vrai sans-nom.

Dès la sortie de mon premier ouvrage d'affabulation, on a commencé à remarquer que je n'existais pas vraiment et que j'étais sans doute fictif. On a même supposé que j'étais un ouvrage collectif.

C'est exact. Je suis une œuvre collective, avec ou sans préméditation, je ne puis encore vous le dire. A première vue, je ne me crois pas assez de talent pour imaginer qu'il pût y avoir préméditation syphilitique ou du même genre, uniquement pour me soutirer quelque œuvrette littéraire.

C'est possible, vu qu'il n'y a pas de petits bénéfiques, mais je ne saurais me prononcer là-dessus.

«Écrit sous le pseudonyme d'Ajar, Ajar voulant dire "laissé ouvert" en anglais, aveu d'une vulnérabilité masochiste, sans doute délibérément cultivée comme source féconde d'inspiration littéraire.»

C'est faux. Bande de salauds. J'ai écrit mes livres de clinique en clinique, sur conseils des médecins eux-mêmes. C'est thérapeutique, disent-ils. Ils m'avaient d'abord conseillé la peinture, mais ça n'a rien donné.

Je savais que j'étais fictif et j'ai donc pensé que j'étais peut-être doué pour la fiction.

«Se réfugie dans des phantasmes d'invulnérabilité, allant parfois jusqu'à assumer la forme d'objets divers, canif, presse-papiers, chaînes, porte-clés, afin d'accéder ainsi à l'insensibilité et aussi pour faire semblant d'adopter, en tant qu'objet, une attitude correcte de coopération avec la société, dont il se sent continuellement menacé. A refusé le prix Goncourt pour échapper aux poursuites.»

J'ai refusé le prix Goncourt en 1975 parce que j'ai été pris de panique. Ils avaient percé mon système de défense, pénétré à l'intérieur, j'étais affolé par la publicité qui me tirait de toutes mes cachettes et par les recherches de mes investigateurs à l'hôpital de Cahors. J'avais peur pour ma mère, qui était morte de sclérose cérébrale et dont je m'étais servi pour le personnage de Mme Rosa du livre. J'avais peur pour l'enfant que je cachais et qui avait peut-être douze ans à trente-quatre, comme moi, ou quarante, ou cent ou deux cent mille ans et encore davantage, car il faut remonter à la source du mal pour avoir le droit de plaider non coupable. J'ai donc refusé le prix, mais ça n'a fait qu'aggraver ma visibilité. On a dit que j'étais publicitaire.

J'ai été traité depuis et ça va mieux, merci. Au cours de mon dernier séjour en clinique, j'ai même écrit un troisième livre.

«S'est imaginé à plusieurs reprises être un python afin d'échapper à son caractère humain et se soustraire ainsi aux responsabilités, obligations et culpabilités qu'il comporte. A tiré de son état de python un roman, Gros-Câlin, s'utilisant ainsi lui-même.»

C'est exact. J'ai même été convié à ce titre, le 29 novembre 1975, au Congrès national du Mouvement contre le racisme et l'antisémitisme, car les reptiles ont toujours été les premiers visés, comme détestés. Je n'ai pas pu m'y rendre, parce qu'à ce moment-là j'avais été remis en cage à Copenhague. Je remercie ici les organisateurs. [...]

Je me suis remis à écrire.

Comme vous voyez, je n'arrive pas à m'en sortir. Je suis cerné de tous côtés, et c'est l'appartenance.

J'ai à la clinique un collègue qui a réussi à déchiffrer les hiéroglyphes d'un dialecte égyptien précolombien et qui s'est mis à penser et à parler dans cette langue nulle et non avenue, inconnue de tous, sans prise en charge, et il a même laissé certains hiéroglyphes cunéiformes non déchiffrés, pour plus d'espoir. Tant qu'ils demeurent inconnus, ils cachent peut-être une révélation d'authenticité, une explication et une réponse. C'est un homme heureux, car il croit ainsi connaître quelque chose qui est encore resté intact.

Je n'observe pas la chronologie, l'ordre et les règles, dans ce document, car j'ai lu assez de romans policiers pour savoir que l'ordre risque de mener les flics jusqu'à moi et vous pensez bien que ce n'est pas pour cela que je me suis réfugié dans la clinique du docteur Christianssen, à Copenhague.

Je ne connais pas le danois, mais insuffisamment. Lorsque je sors, avec l'autorisation de l'établissement, et que je vais faire un tour dehors, les Danois se mettent à me parler de l'Argentine, du Chili et de l'Irlande du Nord, avec des airs accusateurs. Les passants que je croise me murmurent en danois les horreurs qu'ils ont apprises sur mon compte.

Vous me demanderez comment j'arrive à comprendre ce qu'ils me disent dans une langue dont je ne connais pas un traître mot.

Vous me faites marrer.

Je suis un linguiste-né. J'entends et je comprends même le silence. C'est une langue particulièrement effrayante, et la plus facile à comprendre. Les langues vivantes qui sont tombées dans l'oubli et l'indifférence et que personne n'entend sont celles qui hurlent avec le plus d'éloquence.

Il y a aussi le grave problème de la respiration.

On m'a interné pour la première fois lorsque l'environnement a remarqué que je m'étais mis à retenir ma respiration mille fois, du matin au soir. D'abord on m'a cassé la gueule, parce que c'était insultant, un crime de lèse-humanité, une profanation de Pascal, Jésus et Soljenitsyne. Mettons, par ordre d'importance: de Soljenitsyne, de Jésus et de Pascal. C'était un crachat à la figure de l'humanité, c'est-à-dire la plus grande insulte qu'on puisse faire à la littérature. J'étais alors communiste, mais je me suis désinscrit depuis, pour ne pas les compromettre, parce que je suis subversif. J'étais debout sur le trottoir, il y avait du monde autour, ils ont vu que j'essayais de ne pas respirer le même air qu'eux. Ils ont appelé les flics pour injure à la voie publique. Les flics, dans le fourgon, quand ils ont vu que je continuais à ne pas respirer et même à me boucher le nez, m'ont cassé la gueule pour outrage aux représentants des organes respiratoires dans l'exercice de leurs fonctions.

Quand je me suis trouvé devant le commissaire de police et que je suis resté là, retenant mon souffle, à me boucher le nez et à faire mon exercice d'hygiène, il s'est foutu dans une rogne noire et il m'a dit qu'on n'était pas en Argentine ou au Liban, ici, mais à Cahors. Ça ne sentait pas la merde, le sang, le pus et le cadavre. Je pouvais respirer comme le genre humain l'exige.

- Faut pas essayer de me la faire.

Mais on n'était pas seulement à Cahors. On était partout. Ce con-là ne paraissait même pas se douter que Pinochet et Amin Dada, c'est vous et moi.

«Faut pas essayer de me la faire.» Il paraît que c'est ce que le premier ovule a dit au premier spermatozoïde qui se présentait, mais l'ovule était sans défense et le foutre a eu le premier mot.

Après, je me suis fait à Cahors de nouveaux ennemis, parce que j'ai voulu faire comme les conteurs arabes: je m'arrêtais dans la rue Clemenceau, le jour du marché, et je racontais ma vie. Je me suis encore fait casser la gueule. Au poste, le commissaire Paternel m'a sévèrement mis en garde.

- Mais qu'est-ce que j'ai fait, monsieur le commissaire? Je racontais ma vie, c'est tout.

- Elle est dégueulasse, votre vie, Pavlowitch. Les gens sont indignés lorsque vous débitez sur leur compte des saloperies pareilles.

- C'est une vie comme une autre, monsieur le commissaire.

Le commissaire Paternel est devenu tout rouge.

- Je vais te casser la gueule, espèce de salaud!

- C'est bien ce que je dis: une vie comme les autres.

- Oui, eh bien, la vague de pornographie, il y en a marre. Vous n'avez qu'à faire attention. Au moins, ayez un comportement de dingue. On vous foutra la paix.

Je me suis mis à faire pseudo-pseudo et on a cessé de me remarquer.

Parfois, j'allais à des réunions avec des copains au Café de la Gare. Il y avait un plombier, un comptable, un fonctionnaire. Bien sûr, ils n'étaient ni plombier, ni comptable, ni fonctionnaire. Ils sont tout autre chose. Mais personne ne s'en doute, ils simulent, ils font pseudo-pseudo huit heures par jour et on leur fout la paix. Ils vivent cachés à l'intérieur et ne sortent que la nuit, dans leurs rêves et dans leurs cauchemars. [...]

J'ai signé le nouveau contrat comme le précédent: Émile Ajar. J'étais inquiet: ça faisait deux fois que j'utilisais le même nom, et j'ai une peur bleue de la mort. Mais le docteur Christianssen m'avait rassuré.

- Allez-y. Le destin ne vous cherchera pas plus sous le nom d'Ajar que sous un autre. Il s'en fout. Il bouffe tout. De toute façon, pour le destin, les noms, vous savez... Tous des pseudonymes. Votre python, quand il bouffe une souris, il ne demande pas son nom. Évidemment, je sais que chez les Vikings, lorsque quelqu'un était en danger de mort, on changeait solennellement son nom... Le destin cherchait Carlos, il voyait Pedro. Les Vikings croyaient que la mort allait se tromper et que Carlos guérirait.

J'avais quand même pris des précautions. Le premier contrat littéraire, je l'avais fait signer par un chauffeur de taxi à Rio. Comme ça, si le destin s'acharnait, c'est le chauffeur de taxi brésilien qui écoperait, et pas moi. Et puis, Rio, c'était quand même aussi loin de Cahors que possible. Il y avait là une chance de passer au travers, vu la distance, surtout lorsqu'on pense à tous les salauds là-bas qui attendaient le châtement, eux aussi.

Je n'avais donc pas signé moi-même le premier contrat, et je m'exerçais pour le nouveau à signer Émile Ajar, pour que ça fasse convaincant. Je signais et re-signais, je n'arrivais plus à m'arrêter. Ça me fascinait. Simulateur, mythomane, parano et, maintenant, mégalomane. J'étais couvert.

Le docteur Christianssen m'avait mis en garde, mais je me croyais assez fort. Après avoir signé plusieurs centaines de fois, si bien que la moquette de ma piaule était recouverte de feuilles blanches avec mon pseudo qui rampait partout, je fus pris d'une peur atroce: la signature devenait de plus en plus ferme, de plus en plus à elle-même pareille, identique, telle quelle, de plus en plus fixe. Il était là. Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence d'absence, une infirmité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. Émile Ajar.

Je m'étais incarné.

J'étais figé, saisi, immobilisé, tenu, coincé. J'étais, quoi. La peur, chez moi, fait tout chavirer. C'est tout de suite naufrage et panique à bord avec SOS et absence universelle de chaloupes de sauvetage.

Il nageait à côté de moi et cherchait à s'agripper à ma manche. Et je voyais qu'il avait tout aussi peur d'être Ajar que moi d'être Pavlowitch. Et comme on avait tous les deux peur de la mort, c'était la chiasse sans issue.

Il se débattait, essayait de se libérer. Il avait six pattes, dans son effort de s'en sortir; trois ailes d'une tout autre espèce, des écailles très réussies en ce qu'elles n'avaient rien d'humain, et de tout petits tétons roses et maternels, car il rêvait un peu d'amour, malgré tout. Il essayait de se dépêtrer, d'être toute autre chose, devenait un nénuphar tacheté du règne zoologique, mais il n'y arrivait pas plus que moi, et avait beau faire a-dada, il ne s'en sortait pas plus que les surréalistes. Il en était, indubitablement, et à fond perdu, si tant est qu'il en ait jamais eu un, avec tous les organes et éléments dans un but de souffrance. Schizo comme pas possible, et génétique, au nom du Père, de la Mère et du Fils: puant d'un côté, il se mettait à rayonner de sainteté de l'autre et, avec du sang plein la gueule, il lui venait en même temps des poèmes d'amour là où normalement il n'y aurait dû y avoir que sa bestialité foncière. Il réussissait parfois, dans un prodigieux effort de vérité, à avoir un trou du cul à la place d'un orifice buccal, mais là, donc, où normalement il aurait dû n'y avoir que de la merde, il lui sortait comme chez d'habiles fumeurs des auréoles de sainteté, de beauté et de martyre, qu'il utilisait aussitôt habilement pour cacher ses infamies. Il faisait des chefs-d'œuvre avec des gargouillements d'agonie, et avec la puanteur de son souffle, il fabriquait des canulars qui dégorgeaient une odeur que l'on aurait pu qualifier d'immortelle, si ce mot n'avait pas tant servi à lécher le cul de la mort. La seule chose qu'il n'arrivait pas à changer, c'était ses organes de reproduction, car il faut que le pseudo-pseudo continue, faute d'Auteur.

C'est en vain qu'Ajar essayait de se muer en salsifis, en asperge, en bidule, en pléonasme aquatique, pour ne plus avoir honte de lui-même et de son imposture.

Pauvre con. Plus il essayait de ne pas être un homme et plus il devenait humain.

Ce texte est extrait de Pseudo d'Emile Ajar. Copyright Editions Mercure de France.

Le livre

Résumé

Un jeune garçon, Momo, est élevé à Belleville par une vieille femme, Madame Rosa, ancienne prostituée reconverte dans la garde des enfants de prostituées.

Madame Rosa va mal. Elle n'est pas tellement vieille mais la vie a été dure avec elle : juive, elle a été déportée à Auschwitz, et il n'est pas facile d'élever une ribambelle d'enfants venus de partout : juifs, musulmans, chrétiens, blancs, noirs, jaunes, quand il faut pour cela monter les courses sur six étages sans ascenseur. Momo, qui est son préféré, l'aide, sans doute, mais malgré ça, c'est difficile.

Viendra un moment où Madame Rosa deviendra sénile et où les médecins voudront la transporter à l'hôpital pour la maintenir en vie. Momo aidera alors Madame Rosa à défendre son "droit sacré des peuples à disposer d'eux-mêmes", c'est-à-dire à mourir.

Les personnages

Momo, en vérité Mohammed, est un enfant qui croit avoir dix ans mais qui en a en fait quatorze. Il est le fils présumé de Monsieur Yoûssef Kadir et d'une prostituée, tuée par ce dernier lors d'une crise de folie. Mais cela, Momo ne l'apprendra que tardivement, lorsqu'il rencontrera son père pour la première et dernière fois puisque celui-ci, qui était dans un asile depuis 11 ans, décèdera sans avoir pu reconnaître son fils.

Momo ayant été séparé de sa mère à trois ans, il a été élevé par Madame Rosa, élevé dans l'Islam puisque c'est à cette condition qu'il lui avait été confié. Momo, néanmoins, connaît l'hébreu et le yiddish, ce qui cause une certaine surprise à ceux qui le côtoient.

Aîné des enfants élevés par Madame Rosa, Momo joue le rôle du grand frère. Il l'assume très bien mais n'en rêve pas moins à une autre vie, dans laquelle, devenu adulte, il serait puissant, c'est-à-dire policier, terroriste ou écrivain, comme Victor Hugo. Pour l'heure, cependant, il réfléchit à la vie : à la sienne, à celle de Madame Rosa, à celles des personnes qui l'entourent.

Madame Rosa a soixante-cinq ans. C'est une juive polonaise, devenue prostituée en Afrique du Nord, revenue en France, déportée à Auschwitz. A son retour des camps, Madame Rosa a continué à faire le trottoir pendant quelques années puis elle a créé une sorte de garderie pour élever les enfants de prostituées qui, sinon, auraient été placés à l'Assistance publique.

De la guerre, Madame Rosa a gardé le souvenir des policiers français qui sont, un jour, venus chez elle pour l'arrêter et la conduire au Vel d'Hiv et une crainte des sonnettes qui sonnent au petit matin. Depuis, elle s'est fait faire de nombreux faux papiers qui lui permettraient, le cas échéant, de prouver qu'elle n'est pas ce qu'on croit qu'elle est. Elle a également gardé un portrait de Hitler qu'elle regarde dans ses jours de désespoir pour se dire qu'elle a connu pire et une chambre aménagée dans sa cave, ce qu'elle appelle son "trou juif", dans laquelle se réfugier en cas de péril.

Avec le temps, la santé de Madame Rosa se détériore. Son médecin veut qu'elle aille à l'hôpital. Elle s'y refuse.

Monsieur Hamil est un vieil arabe devenu presque aveugle qui fut, dans sa jeunesse, marchand de tapis ambulante, ce qui lui a permis de voir du pays. Il fréquente assidument le café et Momo va souvent le voir pour bavarder avec lui.

Monsieur Hamil a deux passions : le Coran et la poésie de Victor Hugo. Mais les deux textes lui sont si familiers qu'il les confond, attribuant au poète des versets du livre sacré et à celui-ci des vers du poète. Il aime beaucoup Momo.

Le docteur Katz est le médecin de Madame Rosa et de la maisonnée. C'est un homme bon, qui comprend Madame Rosa, qui la rassure à tout instant sur elle même (elle craint d'avoir un cancer) et sur Momo (elle craint que, fils de son père, "psychiatrique", il ne soit lui-même "héréditaire"). Momo aime fréquenter son cabinet.

Le docteur Katz sait que Madame Rosa ne veut pas vieillir comme un légume mais sa conscience professionnelle lui interdit l'euthanasie. Il militera donc (mais sans zèle) pour qu'elle aille à l'hôpital.

Madame Lola est une voisine de Madame Rosa. C'est un travesti qui se défend au Bois de Boulogne après avoir été champion de Boxe au Sénégal. Madame Lola est très bonne et c'est elle qui aidera Momo et Madame Rosa lorsque celle-ci sera devenue impotente.

Monsieur N'Da Amédée est un proxénète, venu du Niger, souvent tout de rose vêtu, portant diamant à chaque doigt. Lui aussi aidera beaucoup Momo et Madame Rosa. Il contrôle les vingt-cinq meilleurs mètres de Pigalle. Mais il finira dans la Seine, les doigts bagués coupés.

Banania est un jeune enfant élevé un moment par Madame Rosa. Son nom lui vient du sourire ravi qu'il affiche à tout moment. Momo est chargé de promener Banania dans les foyers africains du quartier pour qu'il s'habitue.

Moïse est un autre enfant. Il est blond aux yeux bleus et juif.

Nadine est une jeune femme qui travaille dans le cinéma dont Momo fera la rencontre par hasard. Elle est belle et gentille. Mariée à un professeur (à moins que ce ne soit un médecin), mère de deux enfants, elle se prendra d'affection pour Momo. Il apparaît, à la fin du livre, que Momo va vivre chez elle.

Monsieur Yoûssef Kadir est le père de Momo. Proxénète, il a tué la mère de Momo dans une crise de folie et a été interné. Sorti de l'asile, il se précipite chez Madame Rosa pour faire la connaissance de son fils. Madame Rosa va lui présenter Moïse et déclarer qu'elle s'est trompée et qu'elle a, par erreur, élevé son fils dans la religion juive. Sous le coup de l'émotion, Monsieur Yoûssef Kadir va avoir une crise cardiaque et en décéder.

Monsieur Waloumba est un voisin de Madame Rosa. Il connaît les musiques magiques d'Afrique et sera souvent mis à contribution par Momo pour essayer de rendre la santé à Madame Rosa.

Arthur est un parapluie que Momo a habillé en personne et qui est son fétiche.

Pistes pédagogiques :

1. Choisissez votre personnage !

Choisissez votre personnage et envoyez-lui un courrier (E-mail), posez-lui une question, émettez un commentaire ou entamez une conversation avec lui :

- a. Momo
- b. Madame Rosa
- c. Monsieur Hamil
- d. Madame Nadine
- e. Youssef Kadir
- f. Le Docteur Katz
- g. Arthur le parapluie

2. Intégration pédagogique : réagir au texte

A. Faire des liens

Le lecteur fait des liens avec des expériences semblables dans sa propre vie.

B. Sympathiser :

Assumer le rôle d'un des personnages : dialogue, saynète, poème, etc...

C. Écrire une histoire :

Rédiger une histoire vécue, vraie ou fictive, qui touche aux questions soulevées dans le texte.



"La vie devant soi"

Émile Ajar

Résumé

C'est à Belleville, au sixième sans ascenseur, chez madame Rosa, une vieille Juive qui a connu Auschwitz, et qui autrefois, il y a bien longtemps, "se défendait" rue Blondel. Elle a ouvert "une pension sans famille pour les gosses qui sont nés de travers", autrement dit une crèche clandestine où les dames "qui se défendent" abandonnent plus ou moins leurs rejetons de toutes les couleurs. Momo, dix ans ou aux alentours, raconte sa vie chez Madame Rosa et son amour pour la seule maman qui lui reste, cette ancienne respectueuse, grosse, virile, laide, sans cheveux, et qu'il aime de tout son cœur - presque autant que son "parapluie Arthur", une poupée qu'il s'est fabriquée avec un vieux parapluie; il n'a pas de père et chez Madame Rosa, les autres gosses s'appellent Moïse, Banania

ou Michel. Lorsque Madame Rosa meurt, il lui peint le visage au Ripolin, l'arrose des parfums qu'il a volés et se couche près d'elle pour mourir aussi.

"Je m'appelle Mohammed mais tout le monde m'appelle Momo pour faire plus petit. Pendant longtemps je n'ai pas su que j'étais arabe parce que personne ne m'insultait. On me l'a seulement appris à l'école.

La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur.

Madame Rosa était née en Pologne comme Juive mais elle s'était défendue au Maroc et en Algérie pendant plusieurs années et elle savait l'arabe comme vous et moi. Je devais avoir trois ans quand j'ai vu Madame Rosa pour la première fois. Au début je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat à la fin du mois. Quand je l'ai appris, ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré toute une nuit et c'était mon premier grand chagrin.

Au début je ne savais pas que je n'avais pas de mère et je ne savais même pas qu'il en fallait une. Madame Rosa évitait de m'en parler pour ne pas me donner des idées. On était tantôt six ou sept tantôt même plus là-dedans. Il y avait chez nous pas mal de mères qui venaient une ou deux fois par semaine mais c'était toujours pour les autres.

Nous étions presque tous des enfants de putes chez madame Rosa, et quand elles partaient plusieurs mois en province pour se défendre là-bas, elles venaient voir leur mère avant et après. Il me semblait que tout le monde avait une mère sauf moi. J'ai commencé à avoir des crampes d'estomac et des convulsions pour la faire venir.

Une nuit j'ai entendu que Madame Rosa gueulait dans son rêve, ça m'a réveillé et j'ai vu qu'elle se levait. Elle avait la tête qui tremblait et des yeux comme si elle voyait quelque chose. Puis elle est sortie du lit, elle a mis son peignoir et une clé qui était cachée sous l'armoire. Elle est allée dans l'escalier et elle l'a descendu. Je l'ai suivie. Je ne savais pas du tout ce qui se passait, encore moins que d'habitude, et ça fait toujours encore plus peur. J'avais les genoux qui tremblaient et c'était terrible de voir cette Juive qui descendait les étages avec des ruses de Sioux comme si c'était plein d'ennemis et encore pire. Quand madame Rosa a pris l'escalier de la cave, j'ai cru vraiment qu'elle était devenue macaque et j'ai voulu courir réveiller le [docteur Katz](#). Mais j'ai continué de la suivre. La cave était divisée en plusieurs et une des portes était ouverte. J'ai regardé. Il y avait au milieu un fauteuil rouge complètement enfoncé, crasseux et boiteux, et Madame Rosa était assise dedans. Les murs, c'était que des pierres qui sortaient comme des dents et ils avaient l'air de se marrer.

Sur une commode, il y avait un chandelier avec des branches juives et une bougie qui brûlait. Il y avait à ma grande surprise un lit dans un état bon à jeter, mais avec matelas, couvertures et oreillers. Il y avait aussi des sacs de pommes de terre, un réchaud, des bidons et des boîtes à carton pleines de sardines. Madame Rosa est restée un moment dans ce fauteuil miteux et elle souriait avec plaisir. Elle avait pris un air malin et même vainqueur. C'était comme si elle avait fait quelque chose de très astucieux et de très fort. Puis elle s'est levée et elle s'est mise à balayer. Je n'y comprenais rien, mais ça faisait seulement une chose de plus. Quand elle est remontée, elle n'avait plus peur et moi non plus, parce que c'est contagieux.

Madame Rosa avait toujours peur d'être tuée dans son sommeil, comme si ça pouvait l'empêcher de dormir. Les gens tiennent à la vie plus qu'à n'importe quoi, c'est même marrant quand on pense à toutes les belles choses qu'il y a dans le monde.

Madame Rosa se bourrait parfois de tranquillisants et passait la soirée à regarder droit devant elle avec un sourire heureux parce qu'elle ne sentait rien. Jamais elle ne m'en a donné à moi. Quand on devenait agités ou qu'on avait des mômes à la journée qui étaient sérieusement perturbés, car ça existe, c'est elle qui se bourrait de tranquillisants. Alors là, on pouvait gueuler ou se rentrer dans le chou, ça ne lui arrivait pas à la cheville. C'est moi qui étais obligé de faire régner l'ordre et ça me plaisait bien parce que ça me faisait supérieur.

La seule chose qui pouvait remuer un peu Madame Rosa quand elle était tranquillisée c'était si on sonnait à la porte. Elle avait une peur bleue des Allemands. Lorsqu'elle avait trop peur elle dégringolait jusqu'à la cave comme la première fois. Une fois je lui ai posé la question

- Madame Rosa, qu'est-ce que c'est ici ? Pourquoi vous y venez, des fois au milieu de la nuit ? C'est quoi ? Elle a arrangé un peu ses lunettes et elle a souri.

- C'est ma résidence secondaire, Momo. C'est mon trou juif. C'est là que je viens me cacher quand j'ai peur.

-Peur de quoi Madame Rosa ?

- C'est pas nécessaire d'avoir des raisons pour avoir peur Momo. Ça, j'ai jamais oublié, parce que c'est la chose la plus vraie que j'aie jamais entendue.

Madame Rosa avait des ennuis de cœur et c'est moi qui faisais le marché à cause de l'escalier. Chaque matin, j'étais heureux de voir que Madame Rosa se réveillait car j'avais des terreurs nocturnes, j'avais une peur bleue de me trouver sans elle. Je devais aussi penser à mon avenir, qui vous arrive toujours sur la gueule tôt ou tard, parce que si je restais seul, c'était l'Assistance publique sans discuter.

Tout ce que je savais c'est que j'avais sûrement un père et une mère, parce que là-dessus la nature est intraitable. Lorsque les mandats ont cessé d'arriver et qu'elle n'avait pas de raisons d'être gentille avec moi j'ai eu très peur. Il faut dire qu'on était dans une sale situation. Madame Rosa allait bientôt être atteinte par la limite d'âge et elle le savait elle-même. Je pense que pour vivre, il faut s'y prendre très jeune, parce qu'après on perd toute sa valeur et personne ne vous fera de cadeaux.

Un jour que je me promenais j'ai rencontré [Nadine](#). Elle sentait si bon que j'ai pensé à Madame Rosa, tellement c'était différent. Elle m'a offert une glace à la vanille et m'a donné son adresse. Elle m'a dit qu'elle avait des enfants et un mari, elle a été très gentille.

Lorsque je suis rentré j'ai bien vu que Madame Rosa s'était encore détériorée pendant mon absence. Le docteur Katz est venu la voir et il a dit qu'elle n'avait pas le cancer, mais que c'était la sénilité, le gâtisme et qu'elle risquait de vivre comme un légume pendant encore longtemps.

Heureusement, on avait des voisins pour nous aider. [Madame Lola](#) qui habitait au quatrième se défendait au bois de Boulogne comme travestie, et avant d'y aller elle venait toujours nous donner un coup de main. Parfois elle nous refilait de l'argent et nous faisait la popote goûtant la sauce avec des petits gestes et des mines de plaisir. Je lui disais "Madame Lola vous êtes comme rien et personne" et elle était contente. Il y avait aussi [Monsieur Waloumba](#) qui est un noir du Cameroun qui était venu en France pour la balayer. Un jour il est allé chercher cinq copains et ils sont venus danser autour de Madame Rosa pour chasser les mauvais esprits qui s'attaquent à certaines personnes dès qu'ils ont un moment de libre.

Un jour on a sonné à la porte, je suis allé ouvrir et il y avait là un petit mec avec un long nez qui descendait et des yeux comme on en voit partout mais encore plus effrayés. Madame Rosa avait toute sa tête à elle ce jour là, et c'est ce qui nous a sauvés. Le bonhomme nous a dit qu'il s'appelait [Kadir Yoûssef](#), qu'il était resté onze ans psychiatrique. Il nous a expliqué comment il avait tué sa femme qu'il aimait à la folie parce qu'il en était jaloux. On l'avait soigné et aujourd'hui il venait chercher son fils Mohammed qu'il avait confié à Madame Rosa il y avait de cela onze ans. Il se tourna vers moi et me regarda avec une peur bleue, à cause des émotions que ça allait lui causer.

- C'est lui ?

-Mais Madame Rosa avait toute sa tête et même davantage. Elle s'est ventilée en silence et puis elle s'est tournée vers Moïse.

-Moïse, dis bonjour à ton papa. Monsieur Yoûssef Kadir devint encore plus pâle que possible.

- Madame, je suis persécuté sans être juif. C'est fini, le monopole juif, Madame. Il y a d'autres gens que les Juifs qui ont le droit d'être persécutés aussi. Je veux mon fils Mohammed Kadir dans l'état arabe dans lequel je vous l'ai confié contre reçu. Je ne veux pas de fils juif sous aucun prétexte, j'ai assez d'ennuis comme ça.

Madame Rosa lui a expliqué qu'il y avait sans doute eu erreur. Elle avait reçu ce jour-là deux garçons dont un dans un état musulman et un autre dans un état juif....et qu'elle avait du se tromper de religion. Elle lui a dit aussi que lorsqu'on laisse son fils pendant onze ans sans le voir, il faut pas

s'étonner qu'il devienne juif et que s'il voulait son fils il fallait qu'il le prenne dans l'état dans lequel il se trouvait. Moïse a fait un pas vers Monsieur Youssef Kadir et celui-ci a dit une chose terrible pour un homme qui ne savait pas qu'il avait raison.

- Ce n'est pas mon fils ! cria-t-il, en faisant un drame. Il s'est levé, il a fait un pas vers la porte, il a placé une main à gauche là où on met le cœur et il est tombé par terre comme s'il n'avait plus rien à dire.

Monsieur Youssef Kadir était complètement mort, à cause du grand calme qui s'empare sur leur visage des personnes qui n'ont plus à se biler. Les frères [Zaoum](#) l'ont transporté sur le palier du quatrième devant la porte de [Monsieur Charmette](#) qui était français garanti d'origine et qui pouvait se le permettre.

Moi j'étais encore complètement renversé à l'idée que je venais d'avoir d'un seul coup quatre ans de plus et je ne savais pas quelle tête faire, je me suis même regardé dans la glace. Avec Madame Rosa, on a essayé de ne pas parler de ce qui venait d'arriver pour ne pas faire des vagues. Je me suis assis à ses pieds et je lui ai pris la main avec gratitude, après ce qu'elle avait fait pour me garder. On était tout ce qu'on avait au monde et c'était toujours ça de sauvé. Plus tard, elle m'a avoué qu'elle voulait me garder le plus longtemps possible alors elle m'avait fait croire que j'avais quatre ans de moins.

Maintenant le docteur Katz essayait de convaincre Madame Rosa pour qu'elle aille à l'hôpital. Moi, j'avais froid aux fesses en écoutant le docteur Katz. Tout le monde savait dans le quartier qu'il n'était pas possible de se faire avorter à l'hôpital même quand on était à la torture et qu'ils étaient capables de vous faire vivre de force, tant que vous étiez encore de la barbaque et qu'on pouvait planter une aiguille dedans. La médecine doit avoir le dernier mot et lutter jusqu'au bout pour empêcher que la volonté de Dieu soit faite. Madame Rosa est la seule chose au monde que j'aie aimée ici et je ne vais pas la laisser devenir champion du monde des légumes pour faire plaisir à la médecine.

Alors j'ai inventé que sa famille venait la chercher pour l'emmener en Israël. Le soir, j'ai aidé Madame Rosa à descendre à la cave pour aller mourir dans son trou juif. J'avais jamais compris pourquoi elle l'avait aménagé et pourquoi elle y descendait de temps en temps, s'asseyait, regardait autour d'elle et respirait. Maintenant je comprenais.

J'ai mis le matelas à côté d'elle, pour la compagnie mais j'ai pas pu fermer l'œil parce que j'avais peur des rats qui ont une réputation dans les caves, mais il n'y en avait pas. Quand je me suis réveillé Madame Rosa avait les yeux ouverts mais lorsque je lui ai mis le portrait de [Monsieur Hitler](#) devant, ça ne l'a pas intéressée. C'était un miracle qu'on a pu descendre dans son état.

Je suis resté ainsi trois semaines à côté du cadavre de Madame Rosa. Quand ils ont enfoncé la porte pour voir d'où ça venait et qu'ils m'ont vu couché à côté, ils se sont mis à gueuler au secours quelle horreur mais ils n'avaient pas pensé à gueuler avant parce que la vie n'a pas d'odeur. Ils m'ont transporté à l'ambulance où ils ont trouvé dans ma poche le papier avec le nom et l'adresse de Nadine. Ils ont cru qu'elle était quelque chose pour moi. C'est comme ça qu'elle est arrivée et qu'elle m'a pris chez elle à la campagne sans aucune obligation de ma part. Je veux bien rester chez elle un bout de temps puisque ses mômes me le demandent. Le [docteur Ramon](#), son mari est même allé chercher mon parapluie Arthur, je me faisais du mauvais sang car personne n'en voudrait à cause de sa valeur sentimentale, il faut aimer.

Analyse

Les deux premières pages de **La Vie devant soi** sont très fortes, essentielles. Tout **Émile Ajar** est là, dès les premières lignes, comme le parfum d'une œuvre où l'homme, dépouillé de ses artifices, se trouve d'emblée confronté à son irrémédiable condition. C'est un véritable morceau d'anthologie où la substance se dégage des mots.

Le succès de **La vie devant soi** fut impressionnant. Plus d'un million d'exemplaires vendus, qui en font, sur le plan commercial l'équivalent des Grands **Goncourt**. Mais sans parler de l'effet promotionnel né du refus du prix, il repose un peu sur un malentendu. En Momo un public trop sensible, épris de stéréotypes sentimentaux, crut tenir, en plus cru, en plus désespéré, mais dans la même veine populiste et misérabiliste, son **David Copperfield**. On s'apitoya sur la détresse de ces déshérités, sur l'optimisme forcené de ce petit Poucet des bas-fonds, immigré de surcroît.

Si Momo est ce narrateur essentiel qui donne son ton au récit, madame Rosa en est l'épicentre. C'est autour d'elle, de ses hantises, de son inexorable détresse qu'est construite toute l'œuvre. C'est d'elle que naît l'émotion. Autour de toute cette vie qu'elle a derrière soi et de la mort qui est devant elle.

Momo est beaucoup plus qu'un témoin pour qui la mort ne serait qu'un spectacle, un accident incompréhensible, proprement impensable. Ici la mort surgit au cœur de l'enfance, de l'existence même. Momo fait l'expérience de la vie à travers le délabrement de madame Rosa. Son agonie à elle se vit en lui. La fin surgit dès le début.

Émile Ajar c'est **Gary** expulsant son angoisse de vieillir, une perspective qui le rend malade et pas seulement au sens figuré. Entre madame Rosa qui meurt et Momo qui la voit mourir, Gary ne se retrouve pas nécessairement du côté du narrateur. La jeunesse de Momo est confrontée à l'angoisse d'une vieille désempérée ou presque. Chaque fois la mort ou le vieillissement qui la préfigure, ses souffrances, ses humiliations constituent la matière du roman. Comment se survivre quand on a pour toujours la nature contre soi ? Thème suffisamment essentiel pour déterminer les deux œuvres majeures d'Émile Ajar."

Page 148 il écrit "Ce monsieur Charmette avait un visage déjà ombragé, surtout autour des yeux qui sont les premiers à se creuser et vivent seuls dans leur arrondissement avec une expression de pourquoi, de quel droit, qu'est-ce qui m'arrive. Je me souviens très bien de lui, je me souviens comment il était assis tout droit en face de Madame Rosa, avec son dos qu'il ne pouvait plus plier à cause des lois du rhumatisme qui augmente avec l'âge, surtout lorsque les nuits sont fraîches, ce qui est souvent le cas hors saison." [.....] Ils avaient peur, tous les deux, car ce n'est pas vrai que la nature fait bien les choses. La nature, elle fait n'importe quoi à n'importe qui et elle ne sait même pas ce qu'elle fait, quelquefois ce sont des fleurs et des oiseaux et quelquefois, c'est une vieille juive au sixième étage qui ne peut plus descendre." [....] "Je ne suis pas tellement chaud pour les lois de la nature.

Page 158 il y a aussi une description du temps qui est très pertinente "Je suis resté un bon moment avec lui en laissant passer le temps, celui qui va lentement et qui n'est pas français. **Monsieur Hamil** m'avait souvent dit que le temps vient lentement du désert avec ses caravanes de chameaux et qu'il n'était pas pressé car il transportait l'éternité. Mais c'est toujours plus joli quand on le raconte que lorsqu'on le regarde sur le visage d'une vieille personne qui se fait voler chaque jour un peu plus et si vous voulez mon avis, le temps, c'est du côté des voleurs qu'il faut le chercher".

L'angoisse de madame Rosa est de mourir, d'être obligée de vivre de force, à l'hôpital, transformée en légume, comme ce comateux prolongé 17 ans par les progrès de la médecine, ce qui constitue jusqu'à présent un record du monde de longévité végétative. Elle qui a connu les camps d'extermination craint que la mort ne soit plus mal administrée par les bourreaux en blouse blanche que par les brutes casquées qui ne respectaient aucune loi.

Les médecins ont le droit pour eux et, pour les victimes, c'est vraiment sans espoir. "Ils vont me faire subir des sévices pour m'empêcher de mourir [...]. Ils vous en font baver jusqu'au bout et ils ne veulent pas vous donner le droit de mourir, parce que ça fait des privilégiés.". Elle a donné son corps aux clients toute sa vie, ça suffit. Elle ne veut pas donner ce qu'il en reste à la recherche médicale. Les lois humaines sont pires que celles de la nature. "Ils ont des lois pour ça. C'est des vraies lois de Nuremberg."

Ce n'est pas tant la mort qui lui fait horreur que les conditions dégradantes de survie qui l'accompagnent.

Ajar n'est pas Zola. La société n'est pas mise en accusation, malgré ses tares. C'est la vie qui est une chiennerie, le mal social n'en est que l'illustration. Pas question d'en faire un récit engagé. Malgré ses allures gauchistes Ajar est nettement moins "politique" que Gary. **La vie devant soi** traduit une vérité intérieure, une philosophie de l'existence pas seulement propre aux apatrides : "On est jamais chez soi sur terre". La société est là uniquement comme décor.

Mais cette chiennerie de la vie n'est jamais vécue de façon désespérée ou haineuse. Il faut seulement faire avec, quand on peut. L'humour involontaire et l'infinie tendresse de Momo à l'égard des hommes nous font échapper à la noirceur.

Son regard vaut tous les maux de la mort et justifie l'optimisme du titre. Madame Rosa n'est jamais seule. Ni Momo. Il y a toujours quelqu'un, quelque chose, fût-ce un parapluie, des rêves.....Personne ne peut vivre sans amour. Elle, elle a cet ultime témoin qui l'empêche de s'abandonner, cet enfant, qui ne peut renoncer à aimer et s'invente des raisons d'aimer.

La vieillesse et la mort sont aperçues, vécues par un narrateur fondamentalement optimiste qui met des couleurs roses sur les joues des agonisants et n'a pas encore peur du néant. C'est toute l'originalité d'Ajar : le vieillissement de Gary, ses angoisses, sa solitude, son refus de la dégradation sont décrits à travers le regard d'un autre. Un enfant.

A propos du bonheur Momo dit "Moi, l'héroïne je crache dessus. Les mômes qui se piquent deviennent tous habitués au bonheur et ça ne pardonne pas, vu que le bonheur est connu pour ses états de manque. Pour se piquer, il faut vraiment chercher à être heureux et il n'y a que les rois des cons qui ont des idées pareilles. [...] Je ne tiens pas tellement à être heureux, je préfère encore la vie. Le bonheur c'est une belle ordure et une peau de vache et il faudrait lui apprendre à vivre. On est pas du même bord lui et moi, et j'ai rien à en foutre. J'ai encore jamais fait de politique, parce que ça profite toujours à quelqu'un, mais le bonheur, il devrait y avoir des lois pour l'empêcher de faire le salaud. Je ne vais pas vous parler du bonheur parce que je ne veux pas faire une crise de violence, mais monsieur Hamil dit que j'ai des dispositions pour l'inexprimable. Il dit que l'inexprimable, c'est là qu'il faut chercher et que c'est là que ça se trouve "

Dans **La Vie devant soi** c'est toute une vision distanciée de l'existence qui s'affiche, usant de cette légitime défense qu'est l'humour contre toutes les formes d'adversité, et principalement contre cette inhumaine situation qu'est la condition humaine "qui nous fut imposée de l'extérieur".

La vie devant soi – Émile AJAR

Contrôle général :

1. L'auteur

Qu'est-ce qu'un pseudonyme ?

Quel est le véritable nom de l'auteur de « La vie devant soi » ?

Quel fameux prix littéraire, l'auteur a-t-il reçu pour ce livre ?

2. Le livre

Dans quelle ville se déroule l'histoire ?

À quelle époque le récit se passe-t-il ?

Quel est le narrateur ?

Cite trois personnages principaux

<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>
----------------------	----------------------	----------------------

Donne le nom de trois personnages secondaires

<input type="text"/>	<input type="text"/>	<input type="text"/>
----------------------	----------------------	----------------------

Qui est SUPER ?

Pour quelle raison, Momo décide-t-il de vendre son chien ?

Qui sont les parents de Momo ?

Père = <input type="text"/>	Mère = <input type="text"/>
-----------------------------	-----------------------------

Pourquoi Mme Rosa ne peut-elle se séparer de Banania ?

3. Les personnages

Quelle représentation mentale (physique et morale) te fais-tu de Mme Rosa ?

Quelle image (physique et mentale) M. Hamil évoque-t-il pour toi ?

4. Expression

Tu envoies un E-mail à Mme Rosa ou à M. Hamil : explique-leur les sentiments que tu ressens à leur égard.

Mme Rosa ou M. Hamil te répond :